

Commémoration du Centenaire de l'armistice de 1918

Discours prononcé par Mme Catherine Feuillet,

Consule générale de France à Montréal

Monsieur le Lieutenant-gouverneur Michel Doyon,

Monsieur le sénateur Damien Regnard,

Madame la vice-présidente Magda Popeanu,

Monsieur le Consul général d'Allemagne à Montréal

Markus Lang,

Monsieur le Brigadier-général Christian Mercier,

Monsieur le Commandant Léopold Demontigny,

Monsieur le Général Frédéric Dequen,

Monsieur le Lieutenant-colonel Benoît Lefebvre,

Monsieur l'Ambassadeur Philippe Bertoux,

Mesdames et Messieurs les Conseillers consulaires,

Messieurs les Présidents d'associations d'Anciens combattants,

Messieurs les Proviseurs,

Mesdames et Messieurs les professeurs,

Chers élèves,

Mesdames et Messieurs,

En ce 11 novembre 2018 où nous sommes réunis pour commémorer le centenaire de l'armistice de la Première guerre mondiale, je voudrais partager avec vous quelques réflexions et d'abord une question :

Jusque dans quelles profondeurs notre mémoire se perd-elle ?

Quand nous en fouillons les tréfonds, quel est notre tout premier souvenir ? Une image, un parfum, un son, une sensation fugace ?

Chacun apporte à cette question une réponse unique mais imparfaite car incomplète.

Notre mémoire va bien au-delà.

Peut-être qu'ici à Montréal nous l'entendons mieux.

En effet, au pays de « je me souviens » le Jour du Souvenir résonne à bien des titres quand on évoque les liens entre la France et le Canada, entre la France et le Québec.

Notre histoire n'est pas faite de lignes imprimées page après page, notre histoire n'est pas non plus un récit transcrits par des académiciens pour quelques esprits savants, notre histoire est faite des vies de ceux qui nous ont précédé. Il y a donc dans nos mémoires cette part-là de notre histoire.

Car l'histoire c'est la transmission, c'est le partage du savoir, celui de nos parents bien sûr mais aussi de nos professeurs.

Un legs précieux pour éclairer notre chemin et nos décisions.

Un legs qui fait reculer les peurs qui se nourrissent d'ignorance,

un legs qui permet de surmonter les rancœurs qui se nourrissent des peines,

un legs qui incite à construire des ponts et non des murs hérissés de fils barbelés.

Ce matin, cent ans après la fin de la Grande Guerre nous savons bien que chaque famille française a le triste privilège d'avoir perdu un parent dans ce conflit.

Nous savons aussi que chaque famille française est redevable du sacrifice consenti par les soldats canadiens pour recouvrer ce bien fondamental de vivre en paix.

Je veux saluer solennellement leur courage et leur mérite.

Mais cela ne suffit pas ! Si nous sommes tous orphelins, nous sommes aussi tous les héritiers de leur sacrifice.

Au quotidien nous devons nous battre, à notre tour, avec d'autres armes que celles qu'ils ont portées, nous devons consacrer notre temps, nous qui avons le privilège d'être vivants à préserver et à transmettre ce pourquoi ils sont tombés : la paix.

Car célébrer l'armistice, c'est célébrer la paix retrouvée.

Ce matin, à la mémoire de ceux dont les visages ont disparu, dont les rires ne résonnent plus mais dont le rêve est toujours présent au creux de nos cœurs, prenons l'engagement d'être les bâtisseurs infatigables de cette paix pour laquelle ils ont tant lutté.

C'est mon pari de Pascal à moi : je crois à l'être ensemble et je salue la présence du Consul général d'Allemagne, je crois à être en paix et je salue tous les représentants des forces armées canadiennes qui y ont contribué, je crois en une réelle humanité et je salue la présence de chacun d'entre vous pour le geste que vous portez.

Il est sans doute impossible que l'évocation de ce moment nous permette d'imaginer ou de ressentir ce que fut l'émotion de l'annonce de l'armistice pour celles et ceux qui l'ont vécu.

Mais si du fond de notre mémoire partagée, le frisson qui a parcouru alors toutes les poitrines nous saisit et nous transporte de nouveau, faisons-nous cette promesse et comme ceux de 18, clamons « c'est fini » !